

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

L'enseignement valaisan et les questions sociales

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 104-109

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'enseignement valaisan et les questions sociales

L'exubérante jeunesse qui se presse dans nos collèges et nos établissements d'instruction publique, cette jeunesse appelée à diriger la société de demain, trouve-t-elle dans nos maisons d'éducation les éléments suffisants au développement de son intelligence ? Peut-elle se flatter d'y recevoir une formation répondant entièrement à ses besoins futurs ? Voilà une question que nous soumettons à l'examen des gens compétents.

Certes, l'Etat du Valais, si soucieux du progrès intellectuel et moral du peuple, a pourvu à tout, jusqu'ici, avec une paternelle sollicitude. Religion, philosophie, histoire, littérature, langue, sciences exactes, tout est aménagé, dans nos collèges, de façon à faire du jeune étudiant un homme de foi, de cœur et de tête.

Et cependant nous croyons y voir une lacune. On oublie trop, ce nous semble, que les jours du collège sont en petit nombre et que, de son ombre tutélaire, l'étudiant, bientôt, devra passer dans le monde pour y faire œuvre utile. Or, pour que cette élite puisse exercer, dans le milieu où elle est appelée à vivre, une salutaire influence, le grec, le latin, voire même les mathématiques, ne suffisent pas ; elle doit encore et surtout connaître le peuple, ses besoins, le mal dont il souffre, le remède à y apporter et la doctrine catholique y relative.

Voilà ce que les éducateurs ne peuvent plus oublier ; la question est d'une importance capitale, car un jeune homme catholique doit avoir une autre idée que celle de se tailler une large portion de biens matériels sous le soleil du bon Dieu, pour, ensuite, s'y ensevelir dans une béate oisiveté ; il doit être apôtre et il ne le sera qu'autant que sa formation l'y aura préparé.

L'enseignement doit être pratique et répondre, autant que faire se peut, aux besoins de chaque époque. Or, de nos jours où les questions sociales et économiques prennent une si grande importance, quand c'est sur ce terrain-là que vont se livrer les prochains combats pour ou contre l'idée catholique, alors que le socialisme sectaire et destructeur fait intrusion chez nous, il devient urgent que l'étude des questions sociales trouve une place dans nos programmes, ou que, tout au moins, par des conférences intéressantes et répétées, on s'efforce d'initier davantage la jeunesse à ces graves problèmes.

Nos ennemis ont-ils complètement tort, lorsqu'ils reprochent

à l'enseignement catholique de préserver la jeunesse sans la former, et sans la préparer aux éventualités de l'avenir ? Nous n'oserions le prétendre. On ne peut nier qu'il y ait dans notre système d'éducation une lacune dans ce domaine.

Mais ce désir d'étendre les connaissances, ce besoin d'élargir les horizons, ne sont pas dans tout homme avec la même intensité ; beaucoup de jeunes, d'ailleurs bien disposés, sont retenus par le respect humain, ou ne se sentent pas assez de courage pour, tout seuls, aborder des études aussi arides. Voilà pourquoi il faut au jeune homme un professeur.

Il va de soi que ce nouveau maître n'aurait pas à s'occuper de « mioches » qui ne rêvent encore que tambours et cache-cache. L'étude des questions sociales présuppose une intelligence développée et un jugement déjà un peu formé. Et encore cette intelligence ouverte, ce jugement sûr ne permettront pas toujours au jeune homme d'acquérir le doigté qui permet de bien voir les mille aspects du problème social : pour le bien connaître, il faut le vivre. On peut bien, à ce sujet, lire de volumineux traités, étudier des systèmes, mais on ne peut pour autant se flatter de connaître la question sociale... Est-ce à dire que ces lectures et ces études soient inutiles ? Non pas, elles sont nécessaires. La théorie est-elle inutile parce qu'elle a son complément obligé dans la pratique ? Et qui dit pratique, ne présuppose-t-il pas la théorie ?

Beaucoup de jeunes gens, parmi ceux conquis à ce genre d'études, admirent de toute leur juvénile ardeur les théories sociales chrétiennes, mais ils s'en occupent pour le moment poussés par la nécessité ambiante, plutôt que par conviction. Ils ne songent guère que quand ils vivront à leur tour ces mêmes questions sociales, les lectures et les études qu'ils auront faites, qu'ils croyaient du plus pur idéalisme, germeront comme des grains jetés en terre et se traduiront dans

l'ordre des faits. Ce sera la récompense de leurs laborieux efforts.

Mais ceux qui portent intérêt à la jeunesse n'ont pas à attendre cette période d'active maturité pour apprécier les premiers fruits d'une semence aussi féconde. Ils ne tarderaient pas à expérimenter que les études sociales, mettant l'intelligence des élèves aux prises avec d'ardus mais captivants problèmes, secouent leur apathie et leur donnent le goût du travail. Au collège et au pensionnat, ces jeunes gens commenceraient leur action en établissant un courant de bon esprit qui rendrait l'ensemble mieux disposé pour toute cause généreuse. Les conversations y gagneraient et, partant l'idéal de nos étudiants sentirait moins la vulgarité. Bientôt le jeune homme échangerait cet esprit écolier, gouailleur, incrédule et frondeur contre le sentiment de sa responsabilité et la conscience de son rôle. La foi se fortifierait et bientôt, derrière le collégien apparaîtrait l'homme.

Et cette étude ne regarde pas seulement le jeune homme qui a en vue telle carrière déterminée, elle est d'une extrême utilité pour toutes les professions. Que l'on se destine au sacerdoce ou que l'on embrasse une carrière libérale, il faut également faire son éducation sociale ; car, de nos jours, on doit être catholique social dans la même mesure que l'on est catholique doctrinal. Cette vérité ressort de l'Évangile, et les conditions sociales et économiques modernes la mettent en évidence mieux que jamais.

Il est bien entendu aussi que l'on ne pourrait donner au collège que les premiers linéaments de cette science, mais les juristes, médecins, etc. la compléteraient à l'Université, où ils seraient plus assidus aux cours de sociologie qui s'y donnent. Les « stams » en pâtiraient peut-être, mais nos frères bacheliers rapporteraient autre chose, au milieu de nos populations qu'une certaine morgue dédaigneuse et un stupide « je m'enfichisme » pour tout ce qui regarde les questions religieuses.

Quant à ceux qui se destinent à la vie sacerdotale, ils trouveraient également le complément de ces études, dans les Séminaires, où, quoiqu'en dise la routine, elles sont plus nécessaires même que dans un cours de droit. L'Eglise a le droit et l'impérieux devoir de s'occuper de ces graves questions qui intéressent toute la vie humaine et qui, avec saint Thomas et Léon XIII, sont entrées dans le domaine théologique. Partant, elles entrent de droit dans le programme d'études de nos Séminaires.

Par une propagande inlassable, par des conférences, des brochures, des journaux, le socialisme répand ses doctrines dissolvantes. Au nom de la justice sociale, il ébranle les fondements de la société, il veut remplacer l'ancienne charité chrétienne par la solidarité laïque ; et puis, que de sophismes n'accumule-t-il pas sur le droit de propriété ! quelles conceptions erronées de la famille ! Or le prêtre, gardien autorisé de la vie morale, n'est-il pas là pour démasquer l'erreur ? Laissera-t-il les âmes confiées à sa garde s'hypnotiser par les formules creuses dans lesquelles l'erreur se complait ? Le socialisme se présente au peuple comme une nouvelle religion destinée à remplacer l'antique foi... Or, le prêtre pourra-t-il défendre la vérité catholique contre ces attaques multipliées, et réfuter avec succès les fausses doctrines, s'il n'a d'abord étudié lui-même les conditions de la vie sociale et chrétienne.

Lors des grandes assises catholiques à Sion, en automne 1904, des orateurs éminents ont parlé de la nécessité de s'unir et... d'agir. La foule les comprit et les applaudit. Un moment, l'élan fut admirable : les cercles poussaient à l'instar des champignons ; mais l'hiver refroidit les enthousiasmes et les brises printanières n'ont pu les ramener à la température ambiante. D'où vient cette apathie ?

La nécessité de se grouper, d'aller au peuple, d'organiser des œuvres sociales, n'échappe pourtant pas à nos hommes politiques ; ils sont, malheureusement, trop peu rompus

aux questions sociales, et leur formation en est sans doute la cause. Du moins, si leur vie a été par trop égoïste, qu'ils demandent pour leurs fils une formation capable d'alimenter en eux la flamme sacrée de l'apostolat, afin que, par les enfants se fasse le bien que les pères n'ont pas fait.

Nous terminons par ces paroles significatives d'Elie Blanc:

« Le premier des peuples au siècle prochain, ne sera pas celui qui aura la meilleure poudre, le plus de vaisseaux cuirassés et de canons, mais celui qui résoudra le mieux les questions sociales. »

Voilà pourquoi nous nous permettons de demander, au nom des intérêts économiques et religieux du Valais, s'il n'y aurait pas lieu d'établir dans nos Lycées, comme une petite chaire de sociologie. Le bien qui en résulterait serait immense. De cette institution féconde et bénie, sortiraient bientôt des hommes de la trempe des Hervé Bazin, des Marc Sangnier, des Bazire, etc.

H. F.